Prologue

Cette cabine téléphonique n'était pas si mal. Elle était même coquette en comparaison de celles que j'avais connues en ville et qui sentaient la cigarette et l'urine. J'étais contente d'être à l'intérieur, car je m'étais sentie mal à l'aise dans les rues du village, où tout le monde avait l'air de nous remarquer. Les gens qui se promenaient, ceux qui se rendaient au pub ou qui allaient acheter du thé à l'épicerie, les enfants qui s'amusaient à faire des dérapages à vélo... Tous m'avaient donné l'impression de voir des Asiatiques pour la première fois de leur vie. Jassey avait eu le même sentiment que moi.

Il était appuyé contre un mur à l'extérieur de la cabine, et je sentais qu'il m'observait à travers la vitre. Je me suis retournée et lui ai souri tout en faisant mine de chercher encore des pièces de dix pence dans mon porte-monnaie.

J'ai respiré profondément pour essayer de retrouver mon calme. Cela faisait des semaines que je voulais passer ce coup de téléphone ; je mourais d'envie d'entendre les voix qui m'étaient chères, d'avoir des nouvelles, de savoir que tout allait bien.

Ce matin-là, en me réveillant, j'avais compris que je ne pouvais plus remettre cet appel à plus tard. Je souffrais trop pour passer un jour de plus sans parler à un membre de ma famille. Je voulais entendre ma mère, sentir son soulagement au moment où elle reconnaîtrait ma voix. J'avais besoin de

rassurer mes parents et de savoir que je leur manquais. Je ne pouvais pas l'avouer à Jassey, mais, en réalité, j'espérais que ma mère allait me dire de rentrer à la maison. Au moment de partir en voiture de Newcastle, je m'étais surprise à l'imaginer me disant : « Reste où tu es, *putt*, nous venons te chercher. » *Putt* signifie « ma chérie ». C'est un surnom que me donnait parfois mon père et que je mourais d'envie d'entendre à cet instant. Je m'étais imaginée assise sur la banquette arrière de sa vieille Ford Cortina, lui au volant, ma mère m'examinant pour s'assurer que j'étais en bonne santé. Après des semaines de séparation, ils me ramenaient enfin chez eux, à Derby.

J'ai regardé ma montre. Il était à peine plus de dix-neuf heures. Je savais qu'en ce moment, ma mère se trouvait dans la cuisine en train de préparer le repas du soir et j'arrivais presque à sentir les effluves de curcuma. Lucy devait regarder la télévision dans le salon.

Les professeurs l'avaient-ils interrogée sur les raisons de mon absence ? Mon père, lui, était sûrement à la fonderie. Je me demandais s'il avait parlé de ma fugue à ses amis, mais ils devaient tous être au courant de toute façon.

J'étais partie depuis deux mois, et la rumeur avait dû se répandre comme une traînée de poudre aux alentours du *gurdwara*, notre temple sikh. J'espérais que ma décision ne le faisait pas trop souffrir et que je lui manquais autant qu'il me manquait.

Jassey a frappé doucement à la porte de la cabine.

— Vas-y ! ai-je lu sur ses lèvres.

J'ai frissonné. Les soirées étaient de plus en plus fraîches, et j'avais oublié ma veste. J'avais la chair de poule et j'ai senti un filet de sueur froide couler le long de ma colonne vertébrale. Mon cœur battait à tout rompre. Lorsque j'ai pris le combiné et glissé ma première pièce dans la fente, il m'a semblé que tout mon courage me quittait d'un coup.

Ma mère a décroché presque aussitôt.

— Maman, ai-je dit, c'est moi...

Je n'ai pas eu le temps d'aller plus loin. Elle s'est mise à hurler et à pleurer, et la voix que j'avais eu tellement hâte d'entendre a sonné de façon plus dure et plus violente que jamais.

— Comment as-tu pu nous faire ça ? criait-elle. Tu nous as couverts de honte. Qu'avons-nous fait pour mériter une telle insulte ?

Mes rêves de grande réconciliation familiale venaient d'être brisés en un instant. J'avais été tellement naïve. La honte et le déshonneur étaient ce que ma mère craignait le plus au monde. J'aurais dû savoir qu'elle ne me pardonnerait jamais de lui avoir infligé cela. Pourtant, je n'ai pas pu m'empêcher d'essayer de me défendre en l'entendant.

— Maman, ai-je articulé au milieu de mes sanglots, tu sais bien pourquoi je suis partie.

Mais elle ne voulait pas m'écouter. De son point de vue, j'avais souillé le nom de notre famille en me sauvant avec un *chamar*. Elle m'avait toujours enseigné que les *chamars* étaient issus de la caste la plus basse. C'étaient eux, ceux que l'on appelle « intouchables », qui étaient destinés à ramasser le fumier dans les champs. Ma famille, elle, appartient à la caste des *jats*. En Inde, les *jats* sont des propriétaires terriens, et, bien que mon père n'ait possédé à Derby qu'un carré de pelouse à l'arrière de notre maison mitoyenne, le sentiment d'appartenance à une caste supérieure était très important pour ma famille. Assourdie par les cris hystériques de ma mère, je n'ai pas réussi à comprendre si elle m'en voulait davantage d'être partie avec un garçon aussi mal né que Jassey ou d'avoir tourné le dos à l'homme que je devais épouser, « un bon parti, un *jat*, comme nous ».

— À cause de toi, je ne peux même plus marcher dans les rues de Derby. Je ne peux plus aller au *gurdwara* parce que les gens parlent en me montrant du doigt. Ils me crachent dessus.

Comme il y avait un silence, j'ai cru qu'elle en avait fini, mais elle ne faisait que reprendre son souffle.

— Tu seras punie pour avoir déshonoré notre famille. Tu verras. D'ici quelques mois, toi et ton petit ami *chamar*, vous dormirez dans le caniveau, et ce sera bien fait pour vous. C'est tout ce que vous méritez. J'espère que tu auras une fille qui te fera subir ce que tu m'as fait subir ; comme ça, tu sauras ce que ça fait d'élever une prostituée.

Ses paroles m'ont tellement blessée que je me suis mise à trembler. Je n'arrivais pas à croire que nous en soyons arrivées là, toutes les deux. Je voulais qu'elle arrête de m'attaquer et que nous puissions enfin nous parler calmement. Si seulement elle avait pu prononcer ne fût-ce qu'un seul mot me montrant qu'elle m'aimait, ou au moins qu'elle se souciait quelque peu de moi, mais elle continuait à m'insulter et je ne faisais que pleurer.

— Je vais rentrer, maman. Je veux rentrer. Mais je refuse d'épouser cet homme. Je n'ai que seize ans. Je veux vivre ma vie. Je veux aller à l'université.

Je parlais aussi vite que possible pour lui donner mes arguments, mais elle s'est mise à crier encore plus fort d'une voix pleine de mépris.

— Très bien, tu n'as qu'à vivre ta vie. Bonne chance. Pour nous, tu es morte !

C'est sur ces mots qu'elle m'a raccroché au nez.

J'ai cru que j'allais m'effondrer. Je tenais toujours le combiné et le regardais fixement, comme s'il avait pu m'expliquer ce qui venait de m'arriver. Finalement, je me suis appuyée contre la vitre et me suis laissée glisser jusqu'au sol. J'avais l'impression qu'on m'écrasait la poitrine pour m'empêcher de respirer. Mes sanglots me faisaient suffoquer.

En me voyant, Jassey s'est précipité dans la cabine et m'a prise dans ses bras pour essayer de me consoler, mais, malgré ses mots de réconfort et ses baisers, je me sentais plus seule que jamais. C'était comme si quelqu'un avait rassemblé tous mes souvenirs d'enfance et les avait brûlés sous mes yeux. Les jours suivants, les phrases de ma mère n'ont cessé de résonner dans ma tête au point que j'ai cru devenir folle.

Tu nous as couverts de honte...

Tu es morte pour nous...

Tu nous as couverts de honte...

Tu es morte pour nous...

Ce que j'avais fait justifiait-il que mes parents me renient ? N'éprouvaient-ils vraiment plus aucun amour pour moi ? Avais-je commis un crime si grave en voulant faire mes propres choix pour mon avenir ?

Tous les matins, à cinq heures trente, ma mère écoutait ses prières à plein volume. « *Ik-cum-kar, ik-cum-kar...* » Le bruit résonnait tel un hurlement dans toute la maison, si fort qu'il était impossible d'y échapper. On avait beau se cacher sous un oreiller et prier pour que cela s'arrête, rien n'y faisait.

Nous étions quatre à dormir dans le même lit : Lucy, Robina, Yasmin et moi. Quand venait l'heure de nous coucher, nous passions un bon moment à gigoter et à nous disputer pour trouver notre place et nous assurer chacune un espace vital.

Il y avait quatre autres filles dans notre famille : Bachanu, ma demi-sœur, restée en Inde quand ma mère était venue en Angleterre ; Prakash, qui vivait à Londres ; et Ginda, qui avait une dizaine d'années de plus que moi et habitait avec nous à Derby. Nous dormions dans la même chambre, mais elle avait un lit séparé du nôtre. Elle avait une très grande influence sur nous et a largement contribué à notre éducation. C'était elle qui s'occupait de nous quand notre mère travaillait. Les soirs où nous prenions un bain, elle nous mettait toutes ensemble dans la baignoire et lavait nos longs cheveux. Après cela, elle y appliquait de l'huile d'amande douce au jasmin qui les rendait affreusement gras. Je détestais sentir mes cheveux plaqués contre mon crâne, et l'odeur de cette lotion m'écœurerait. Plus tard, quand nous

avons grandi et qu'il n'y avait plus assez de place pour tout le monde dans le bain, l'une de nous devait sortir avec une bassine d'eau chaude et se laver dans les toilettes extérieures. L'hiver, c'était notre hantise.

Notre première maison comportait deux chambres, et c'était mon frère Balbir qui dormait dans la seconde. Il arrivait que ma mère y passe aussi la nuit, quand elle ne s'installait pas sur le canapé du rez-de-chaussée. J'ai quitté la maison avant d'avoir l'âge de me demander pourquoi mes parents ne partageaient pas le même lit.

Ils ont bien dû avoir des rapports physiques puisqu'ils ont conçu sept enfants ensemble. Cependant, je ne les ai jamais vus s'embrasser, même pas sur la joue, et ils ne m'ont jamais donné l'impression d'être proches l'un de l'autre. Leur mariage ressemblait plutôt à un arrangement. Même leurs conversations ne concernaient que des sujets pratiques et la vie quotidienne de notre famille.

Balbir accaparait toute l'attention de notre mère. C'était le seul garçon, et le traitement qu'il recevait était bien différent du nôtre. Notre mère faisait la cuisine pour lui, l'encourageait à bien manger et faisait sa lessive, tandis que nous devions nous servir quand nous avions faim, laver nos vêtements et entretenir nous-mêmes notre uniforme pour l'école.

Nous ne nous installions jamais tous ensemble à table. Ma mère laissait une grande casserole de curry sur la cuisinière, et chacun en prenait quand il voulait pour l'emporter devant la télévision. Assis en tailleur sur le sol, nous posions notre assiette en équilibre sur nos jambes croisées.

Nous avons une télévision en noir et blanc, mais, pour nous donner l'impression de voir des images en couleurs, nous avons disposé sur l'écran des autocollants transparents récupérés sur des bouteilles de boissons énergétiques.

J'avais à peu près sept ans quand j'ai commencé à demander pourquoi tout était différent pour Balbir. Pourquoi avait-il le droit de sortir tout seul et pas nous ? Pourquoi étais-je obligée d'apprendre à faire la cuisine et pas lui ? Puis je me suis

mise à poser des questions sur d'autres aspects de notre vie. Si les sikhs pensaient que tous les hommes étaient égaux, pourquoi méprisons-nous les gens de caste inférieure ?

Le *gurdwara* qui se trouvait à côté de chez nous comptait beaucoup pour ma mère, car elle était très croyante. Notre ancienne maison n'existe plus aujourd'hui, mais le *gurdwara*, lui, est toujours debout. C'est un grand édifice en briques rouges surmonté de dômes argentés et dont la façade est ornée de décorations clinquantes.

Ma mère quittait la maison tous les matins à six heures trente. Après avoir nourri les oiseaux sur la pelouse qui bordait le *gurdwara*, elle entraînait dans le temple pour dire ses prières avant d'aller travailler.

Elle y retournait le soir et rapportait de l'eau bénite pour en répandre partout dans la maison. À cette heure-là, mes sœurs et moi étions en train de regarder *Drôles de dames* à la télévision, et elle n'hésitait pas à nous arroser en psalmodiant avant d'allumer des bâtons d'encens.

Le *gurdwara* était le lieu privilégié pour échanger des commérages sur les gens du quartier, et, de mon point de vue, c'est toujours le cas. Des femmes en tenue traditionnelle se réunissent par petits groupes et font part de tout ce qu'elles ont pu apprendre sur leurs voisins.

— Saviez-vous que la future épouse du fils aîné de Zeeta était sur le point d'arriver du Pendjab ?

— Et vous rendez-vous compte ? La belle-fille de Hasina a encore eu une fille ! Je crois que Hasina commence vraiment à regretter cette union.

— Que dire de Zainab Singh ? Sa mère l'a surprise à un arrêt de bus en train de parler avec un garçon. Cela s'est passé il y a trois semaines, et Mira ne l'a pas laissée ressortir de la maison depuis. J'ai dit à Mira qu'elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même. Quand on laisse sa fille fréquenter les Blanches, il ne faut pas s'étonner qu'elle prenne leurs mauvaises habitudes.

La pire insulte que l'on puisse faire à une Asiatique est de lui dire qu'elle se comporte comme une Occidentale. Dans notre famille, nous n'avions pas le droit de fréquenter les Occidentaux, car ma mère affirmait qu'ils n'avaient ni moralité ni dignité. Elle disait que les Blancs étaient des gens sales aux mœurs sales. Toutes les femmes de notre entourage, que j'appelais « tatie » selon la tradition, étaient du même avis, ainsi que tous les membres de notre communauté.

Un garçon asiatique pouvait se permettre de s'amuser un peu avec les jeunes filles blanches (ils les appelaient « chair blanche ») le temps de devenir adulte, mais, quand venait le moment de se marier, sa famille se chargeait de lui trouver une bonne épouse asiatique.

En revanche, il était formellement interdit aux filles asiatiques de fréquenter des garçons européens. Si l'une d'entre elles avait le malheur d'enfreindre cette règle, ses frères ou ses oncles se chargeaient de trouver son petit ami et de le battre, puis de s'en prendre à elle et de lui donner une bonne correction pour la punir d'avoir humilié sa famille. Après cela, sa vie était fichue. Plus aucun homme asiatique respectable ne pouvait vouloir d'elle. Tous les membres de notre communauté le savaient. Je l'ai su moi-même dès l'âge de huit ans. Personne ne m'a fait lire ces règles sur papier, mais je savais comment je devais me comporter, comment je devais m'exprimer et même respirer. J'étais consciente que le moindre faux pas risquait de réduire à néant ma réputation.

Nous habitons à Derby, sur Northumberland Street. Enfant, j'aimais m'arrêter en haut de la rue et la regarder s'étendre à mes pieds. Elle me paraissait si longue... Les portes des maisons restaient ouvertes, et tout le monde s'agitait et s'affairait, allant à pas précipités d'un seuil à l'autre. Aujourd'hui, le quartier tout entier est asiatique, mais, à l'époque, notre communauté côtoyait celles des Irlandais et des Italiens. Tous les gens dont personne d'autre ne voulait se trouvaient rassemblés par la force des choses.

Il y avait une Polonaise que nous appelions « Mme Comique », et une autre voisine que nous avions surnommée « Mme Commère », car elle passait son temps à espionner les passants depuis sa fenêtre. Nous nous amusions à frapper à sa porte avant de nous enfuir à toutes jambes pour qu'elle ne trouve personne en venant ouvrir.

En haut de la rue se trouvait une maison vide que nous disions hantée. Rien ne nous faisait autant rire que de nous en approcher et de courir autour pour surmonter notre peur. Les voitures étaient si rares dans notre quartier que nous pouvions sans risque jouer à la marelle et à la corde à sauter dans la rue. Et quand le gros chien que nous redoutions tous se mettait à aboyer, nous nous sauvions en criant. À treize heures retentissait la sirène de la fonderie qui annonçait aux travailleurs de jour l'heure de leur repas.

Mon père, lui, travaillait de nuit dans cette fonderie. Il a décroché son emploi le jour de ma naissance et l'a occupé jusqu'à sa retraite. En semaine, je lui préparais son thé tous les matins à l'heure où il rentrait à la maison.

À partir de mes huit ou neuf ans, c'est à moi que cette responsabilité a été confiée. J'étais aussi chargée de balayer l'escalier. Mes sœurs et moi avions toutes plusieurs travaux à effectuer chaque jour ; seul Balbir, bien sûr, était exempté de tâche ménagère. L'après-midi, quand je rentrais de l'école, je réveillais mon père et mettais son déjeuner dans une boîte en acier à trois niveaux. La première barquette contenait du curry, la deuxième, de la salade, et la troisième, des chapatis. C'était ma mère qui cuisinait le curry, mais je devais moi-même faire les chapatis.

Je mettais à peu près une heure à préparer le déjeuner de mon père et sa thermos de thé. Je le faisais parce que je l'aimais profondément et que cette tâche me paraissait bien insignifiante. J'aimais m'asseoir avec lui pendant qu'il buvait son thé. Il m'arrivait de lui raconter ma journée de la veille, mais, la plupart du temps, nous restions sans rien dire, nous contentant de nous tenir compagnie. Quand il avait

fini, il partait travailler et je me tenais sur le pas de la porte, attendant qu'il se retourne pour me faire un signe de la main. Il n'oubliait jamais de le faire.

Ma mère rentrait un peu après le départ de mon père. Elle occupait les emplois qu'elle pouvait trouver, le plus souvent dans des usines de textile.

Elle transportait toujours un grand sac en plastique à fleurs. Dès l'instant où elle franchissait le pas de la porte, mes sœurs et moi nous précipitions pour fouiller dedans dans l'espoir d'y trouver des bonbons ou du chocolat.

— Laissez-moi entrer au moins, disait-elle en riant. Je n'ai même pas eu le temps d'enlever mon manteau.

Nous nous mettions alors à glousser en piochant au hasard dans son sac. Si, par bonheur, j'arrivais à avoir cette besace pour moi toute seule, je l'inspectais dans les moindres détails pour être sûre de ne pas manquer un carré de chocolat.

Un jour, j'ai trouvé une petite bouteille enfouie tout au fond et, lorsque je l'ai débouchée pour sentir ce qu'il y avait à l'intérieur, je suis tombée à la renverse. C'était un flacon de sels dont l'affreuse odeur m'avait piqué la gorge et les yeux. Ma mère et mes sœurs se sont esclaffées en me voyant essuyer mes larmes.

Ces scènes sont les souvenirs les plus joyeux que je garde de ma mère. Je ne crois pas avoir été jamais proche d'elle comme pouvait l'être mon frère. À mes yeux, elle représentait l'autorité et la sévérité. Elle s'énervait dès qu'elle nous voyait flâner ou nous amuser ; elle considérait cela comme une perte de temps.

— Vous ne devriez pas rire autant, disait-elle. Arrêtez. Si vous continuez à rire comme ça, vous n'allez pas tarder à pleurer.

J'étais le garçon manqué de la famille. J'aimais courir dans la rue et escalader les murs. Mais, si jamais ma mère me voyait, elle m'appelait et je lui obéissais immédiatement. Pour rien au monde je n'aurais eu l'audace de l'ignorer.

— Tu te moques donc de ce que les gens peuvent penser

de toi ? me demandait-elle en me prenant brusquement par les épaules. Tu veux nous faire honte, c'est ça ? Sept filles à élever... Tel aura été mon sort. Tu trouves que ce n'est pas assez dur comme ça ? Il faut toujours que tu te fasses remarquer ? J'ai été la seule de tous les enfants de ma mère à naître à l'hôpital pour la simple raison que je me suis présentée par le siège. Elle a dû y rester six jours et a vécu cette expérience comme un véritable supplice.

— Naître par les pieds, tiens ! Quelle idée ! s'exclamait-elle quand elle était en colère contre moi. Tu n'as pas attendu longtemps pour me causer des ennuis !

Elle n'a toujours eu qu'une seule préoccupation pour ses filles : que nous fassions honneur à notre nom de famille et que nous devenions des belles-filles exemplaires, respectueuses, soumises et bonnes cuisinières.

— Viens, m'ordonnait-elle en sortant ses ustensiles. Tu vas rester près de moi pour apprendre.

Ces quelques mots m'accablaient. Je me rappelle ses recettes aujourd'hui, mais le souvenir de ces leçons m'a surtout laissé un goût amer.

J'avais mal aux jambes à force de rester debout, et la vapeur qui s'échappait de la cuisinière me chauffait le visage. Je sens encore les claques qu'elle me donnait sur le bras quand j'avais le malheur de détourner le regard.

— Je ne laisserai aucune de mes filles partir ignorante dans la maison de sa belle-mère, martelait-elle comme une sentence.

Chez nous, c'était ma mère qui commandait. Mon père était très réservé et se pliait à son jugement. Il passait toute la semaine à travailler pour subvenir aux besoins de la famille et, le week-end, il allait au Byron, le pub de notre quartier, pour se soûler. Parfois, il rentrait de bonne humeur et s'installait dans le salon, nous demandant de chercher les lentes qui se cachaient dans ses cheveux. Nous nous mettions alors en cercle autour de son fauteuil et il nous racontait des anecdotes et des histoires drôles, interrompues de temps en temps

par les cris aigus que nous poussions quand nous trouvions une proie. Une fois la séance terminée, il nous donnait dix pence à chacun, ce qui peut paraître dérisoire, mais représentait beaucoup à nos yeux. Même si les lentes me dégoûtaient, je chérissais ces moments où nous étions tous réunis et où même ma mère semblait s'adoucir. Si elle ne se mêlait pas à notre petite armée, elle restait tout de même assise avec nous et nous regardait, notre père et nous. J'avais alors l'impression que notre famille était tout ce qui comptait, tandis que, le plus souvent, ma mère ne pensait qu'à nous surveiller de peur que nous nous tenions mal devant les invités.

Donner une bonne image de nous à la communauté était primordial à ses yeux. Dès notre plus tendre enfance, elle nous a appris à toujours garder la tête haute et à ne jamais laisser transparaître nos émotions, quelle que soit la situation. Elle savait que, si l'on avait le malheur de partager ses soucis avec quelqu'un, cette confiance ferait l'objet de commérages au *gurdwara*. Pour éviter d'être jugé ou humilié, la meilleure solution était de tout garder pour soi.

Le samedi, il m'arrivait d'accompagner mon père au jardin ouvrier. Nous n'étions que tous les deux, car cette activité n'intéressait pas les autres.

Quand nous arrivions devant la grande grille rouillée, je descendais de voiture et courais pour aller la soulever afin que mon père puisse entrer. Sur sa parcelle, il faisait pousser des pommes de terre, des oignons, de l'ail et des courges. Il m'apprenait à les arroser, à en prendre soin et à les tuteurer. Je l'observais tandis qu'il ameublissait le sol avec ses doigts. Le regard absent, il se mettait parfois à chançonner.

Une fois qu'il avait fini, il s'installait sur sa chaise pliante et allumait une cigarette. Il avait souvent une cannette de bière dans la poche de son manteau, et, quand il se mettait à boire, il devenait plus bavard. Je m'asseyais alors sur l'herbe, à côté de lui, et il me racontait son passé dans sa ferme du Pendjab. Il me parlait du grand arbre à l'ombre

duquel ses amis et lui se rassemblaient en fin de journée, dans son village de Kang Sabhu.

— Est-ce que j’aurais pu m’y asseoir avec toi, comme je le fais ici ? lui demandais-je.

Nous avons eu cette conversation si souvent que je connaissais la réponse, mais je savourais chaque seconde de ce moment en tête-à-tête avec lui.

— Oh non ! répondait-il. Après avoir accompli toutes tes tâches ménagères, tu aurais joué sous l’arbre tant qu’il faisait jour. Je me souviens qu’il y avait une corde suspendue à l’une des branches, et Govind, le fils de Dalbir, y montait avec l’agilité d’un singe. Mais, le soir venu, l’ombre de cet arbre était réservée aux hommes. C’est là que nous nous détendions ou discussions des affaires du village si nécessaire. À ce moment, ta place aurait été auprès des femmes. Tu aurais été en train de garder Lucy ou d’aider ta mère à concasser le grain. Je revois Bachanu à seulement cinq ou six ans, tirant un tabouret en bois jusqu’à l’énorme bassine de grain qui faisait deux fois sa taille. Debout sur son escabeau, une pelle à la main, elle se penchait pour essayer d’attraper du grain. Elle voulait faire comme les grandes filles et aider sa mère.

— Mais elle ne pouvait pas l’aider pour l’eau, hein, papa ?

— Non, *putt*. Le récipient que ta mère emportait au puits était beaucoup trop lourd pour une petite fille. Il était en bronze. Si nous étions encore en Inde, Ginda et Yasmin pourraient le porter, peut-être Robina aussi, mais il fallait avoir assez de force pour le soulever et le hisser sur sa tête sans perdre une seule goutte d’eau. L’eau était précieuse là-bas. Ce n’était pas comme ici, où il suffit d’ouvrir le robinet et où personne ne s’inquiète de le laisser couler pour rien. En Inde, il fallait porter chaque goutte d’eau que nous allions utiliser. Même les champs n’étaient pas irrigués à l’époque comme le sont aujourd’hui ceux de tes oncles. Le système d’irrigation a été installé deux ans après mon départ, et je peux te dire que cela leur a changé la vie. J’ai lu que la productivité était montée en flèche depuis.